

Bien que ces paroles eussent été prononcées trop bas pour être entendues, le chef des charbonniers parut en deviner le sens. Il regarda Léopold d'un air de haine et donna un ordre en anglais à ses hommes. Aussitôt ils se saisirent du malheureux officier et se mirent en devoir de l'emporter hors du phare... Léopold se débattait avec énergie :

—Ne touchez pas à M. d'Hercourt, s'écria Bidouret ; il est des nôtres... Laissez-le, ou je renonce à nos conventions et j'envoie tout au diable.

—Il n'est pas compris dans le marché, répliqua l'Anglais ; nos conventions ne concernent que vous et les gens du phare. Tenez votre promesse ; moi je tiendrai la mienne.

En même temps, il coupa, avec cette lame fine et acérée qu'il avait à la main, les cordes dont le gardien était attaché. Devenu libre, Bidouret voulut secourir le pauvre officier que quatre hommes venaient d'enlever dans leurs bras ; il fut repoussé.

Au moment où Léopold, qui essayait vainement de résister, franchissait la porte, il s'écria d'une voix forte :

—Si je péris, les honnêtes gens, ici présents, sauront que j'ai été assassiné par...

Il n'acheva pas ; un bâillon venait d'être posé sur sa bouche et l'on n'entendit plus que des sons inarticulés.

Tous les envahisseurs sortirent à sa suite ; le gardien-chef resta un moment interdit et bouleversé.

—Détachez-nous bien vite, Bidouret ! s'écrièrent Jean Canté et Gaspard.

—Et moi, et moi, père ! dit Marianne elle-même ; vite.. J'aurai peut-être encore le temps d'arracher les yeux à quelqu'un de ces malfaiteurs !

Bidouret n'eut pas d'autre pensée que celle de ses devoirs professionnels.

—Et le phare ! s'écria-t-il.

Sans s'inquiéter du reste, il gravit lestement l'escalier pour aller remonter le mouvement d'horlogerie. Son absence ne fut pas longue ; mais, quand il revint, Marianne avait déjà trouvé moyen de se détacher et de détacher ses compagnons d'infortune. Tous alors accoururent sur l'étroite plate-forme de rocher qui précédait la porte du vestibule.

La marée étant haute, le flot pénétrait presque dans la tour. Une barque, amarrée au rocher, se balançait sur les lames ; et dans cette barque se trouvaient les deux rameurs de Plouharel, qui, dès le premier moment, avaient été eux-mêmes bâillonnés et garrottés par les envahisseurs du phare. Au loin, dans l'ombre, une autre barque s'enfuyait de toute la vitesse de six avirons, maniés avec vigueur et d'extérité.

On délivra les rameurs et on voulut courir après la barque anglaise ; mais elle avait déjà une grande avance ; d'ailleurs, elle pouvait être appuyée par l'équipage du navire dont elle dépendait. Force fut donc de renoncer à toute poursuite, et on se contenta de se répandre en lamentations sur le sort de Léopold d'Hercourt.

## VII

## LE DÉLAI

Deux jours s'étaient écoulés, et tout le village de Plouharel était encore en émoi, en raison de l'acte de violence commis au phare par un navire anglais, surtout à cause de l'enlèvement de Léopold d'Hercourt, dont on n'avait aucune nouvelle. La justice avait été avertie ; les autorités maritimes et militaires étaient sur pied. Cependant on ne connaissait encore les circonstances de l'attentat que par les rapports de Jean Canté et des marins de la barque ; on attendait pour agir les témoignages de Bidouret et des autres gens du phare, qui devaient rentrer le soir même à Plouharel.

Dans l'après-midi du second jour, M. de Verville était assis avec Nathalie sous un berceau de son jardin. Une table de pierre supportait un verre et un flacon d'absinthe, cette liqueur funeste qui cause tant de ravages dans l'organisme et

dans l'intelligence. Verville tenait d'une main un cigare allumé, de l'autre un journal qui venait d'arriver. Nathalie travaillait à un ouvrage d'aiguille. Un troisième siège était vide ; c'était celui que madame Hubert avait quitté, un moment auparavant, pour aller vaquer dans la maison à quelque soin de ménage.

M. de Verville, tout en dégustant son absinthe et en fumant son cigare, jetait parfois un regard oblique sur sa femme. Nathalie était triste ; elle avait le teint pâle, les traits tirés, les yeux abattus. Parfois des soupirs s'échappaient de sa poitrine ; et, interrompant son travail, elle restait immobile, son aiguille à la main.

Pendant une de ces distractions mélancoliques, son mari lui dit brusquement, avec la fausse bonhomie qui le caractérisait.

—Je gage, ma chère, que je sais le motif de tous ces soupirs ?

—Ne vous occupez pas de cela, monsieur, répliqua Nathalie qui se remit à l'ouvrage avec une rapidité fiévreuse.

—C'est toujours pour ce pauvre Léopold que vous vous déssolez ainsi, n'est-ce pas ? Allons ! reprenez courage... Un solide gaillard tel que lui, ça ne se perd pas facilement ; ce n'est ni casuel, ni fragile, morbleu !... Il va nous revenir un de ces jours.

—Le croyez-vous, monsieur ? Pensez-vous, en effet, qu'ils ne l'ont pas tué ?

—Verville partit d'un éclat de rire.

—Hein ! petite, je vous y prends cette fois ? reprit-il ; niez-vous encore que vous aimiez mou vaurien de pupille ?

Nathalie se redressa par un mouvement fier et impétueux.

—Eh ! monsieur, dit-elle, comme poussée à bout par l'excès de la douleur et de la colère, que vous importent mes pensées, mes affections, pourvu que j'aie accompli loyalement mes devoirs envers vous ? Ma conscience ne me reproche pas l'intérêt que j'éprouve pour un ami, victime de je ne sais quelle mystérieuse intrigue. J'ai su lui inspirer tant de respect, que le sentiment dont vous faites l'objet de vos continuelles plaisanteries a toujours, s'il existe, été contenu dans de justes bornes...

—Vraiment, ma chère, même pendant cette nuit où, le bel officier et vous, vous restâtes enfermés dans une chambre du Phare-Neuf ?

—Vous m'insultez, monsieur, dit Nathalie en fondant en larmes ; la nuit dont vous parlez, M. d'Hercourt me protégea noblement contre les entreprises d'un scélérat, et il fut sur le point de payer de sa vie le service qu'il m'avait rendu. Que serais-je devenue si je n'avais eu alors auprès de moi un homme courageux et dévoué ? Déjà, au moment du naufrage du yacht, il m'avait retiré de l'abîme, quand celui qui avait le devoir de me venir en aide me repoussait brutalement et ne songeait qu'à son propre salut...

Les sanglots lui coupèrent la parole.

—Toujours cette sottise ! dit M. de Verville en haussant les épaules ; je vous ai déjà expliqué, madame, que je n'avais nullement conscience de ce que je faisais dans ce vilain moment. Je ne voyais plus, je n'entendais plus, j'obéissais à un instinct purement machinal. Si je vous ai repoussé, comme vous dites, c'est sans le savoir, par un mouvement involontaire...

—Que Dieu vous juge ! murmura Nathalie en reprenant son ouvrage.

Verville avala quelques gorgées de la liqueur opaline que contenait son verre.

—Comme ça, chère enfant, reprit-il bientôt de son ton léger, vous trouvez que j'aurais mauvaise grâce à blâmer le sentiment tout platonique que vous éprouvez pour Léopold et que Léopold éprouve pour vous ? Ce n'est, en effet, qu'un enfantillage ; mais il est une philosophie que l'on ne saurait exiger d'un mari. Si donc Léopold revenait un jour...

—Croyez-vous réellement qu'il reviendra ? interrompit Nathalie, pour qui cette pensée dominait toutes les autres. Avant que Verville eût pu répondre, madame Hubert